

[s.n.]

Autor(en): **[s.n.]**

Objektyp: **Article**

Zeitschrift: **Le mouvement féministe : organe officiel des publications de l'Alliance nationale des sociétés féminines suisses**

Band (Jahr): **20 (1932)**

Heft 377

PDF erstellt am: **26.04.2024**

Persistenter Link: <https://doi.org/10.5169/seals-260663>

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Inhalten der Zeitschriften. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern.

Die auf der Plattform e-periodica veröffentlichten Dokumente stehen für nicht-kommerzielle Zwecke in Lehre und Forschung sowie für die private Nutzung frei zur Verfügung. Einzelne Dateien oder Ausdrucke aus diesem Angebot können zusammen mit diesen Nutzungsbedingungen und den korrekten Herkunftsbezeichnungen weitergegeben werden.

Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. Die systematische Speicherung von Teilen des elektronischen Angebots auf anderen Servern bedarf ebenfalls des schriftlichen Einverständnisses der Rechteinhaber.

Haftungsausschluss

Alle Angaben erfolgen ohne Gewähr für Vollständigkeit oder Richtigkeit. Es wird keine Haftung übernommen für Schäden durch die Verwendung von Informationen aus diesem Online-Angebot oder durch das Fehlen von Informationen. Dies gilt auch für Inhalte Dritter, die über dieses Angebot zugänglich sind.



Cliché Mouvement Féministe

La doyenne des féministes suisses

Mlle Marie BEELI (Davos)

initiatrice et fondatrice de toute l'activité féminine et sociale de cette région, et suffragiste fervente et convaincue.

autres femmes suisses, parce qu'il y fut traité des questions entièrement neuves pour nous, et dont nous n'avions jusqu'à présent entendu aucun autre Congrès s'occuper. L'intérêt principal s'est concentré sur la situation de la femme mahométane, et sur les efforts accomplis pour améliorer cette situation. Il est vrai que celles dont il s'est surtout agi, soit les femmes mahométanes elles-mêmes, n'étaient pas au Congrès; mais la coutume leur défend de quitter leur maison et de prendre part à une réunion publique, alors que, en revanche, plusieurs mahométans éclairés étaient présents, qui ont participé aux discussions et fait valoir leur point de vue.

Tenir ce Congrès était certainement un coup d'audace, et il a fallu tout le doigté et le tact des organisatrices, M^{me} Malaterre-Sellier, et M^{me} Alquier, cette dernière directrice des fouilles aux environs de Constantine, pour éviter les frottements dangereux entre races et religions différentes. « Nous travaillerons dans un esprit de paix et de fraternité », a déclaré M^{me} Malaterre en ouvrant le Congrès, et nous ne permettrons aucune attaque contre une race ou une religion, quelles qu'elles soient; car c'est seulement ainsi qu'il nous sera possible de nous unir pour la lutte contre les maux sociaux, et dans nos efforts en faveur de la femme. C'est effectivement dans cet esprit que le Congrès s'est déroulé du commencement à la fin, et la seule voix qui s'est élevée contre l'Islam a été immédiatement réduite au silence. Peut-être peut-on se demander si cette unité qui a si bien régné n'a pas été payée par la superficialité: des réserves qui ne pouvaient manquer d'être formulées dans certains esprits, soit contre la colonisation française, soit contre l'Islam, ne se sont jamais fait jour. Et, d'autre part, les paroles de ces Arabes éclairés, qui ont déclaré saluer joyeusement toute amélioration de la situation de la femme musulmane ne doivent pas nous bercer d'illusions sur

les sentiments de la grande masse mahométane restée fidèle aux vieilles traditions, et où se recrutent les adversaires silencieux de toute innovation, qu'elle provienne du côté européen ou du côté indigène. Mais est-il un progrès dans l'histoire de l'humanité qui n'ait pas été atteint par l'effort d'une minorité, qui, forte de ses convictions, a porté la brèche dans le mur des traditions? Cette foi dans le succès de la bonne cause n'a-t-elle pas transporté des montagnes? Et ainsi ce Congrès, dans lequel ont été étudiés la situation de nos sœurs musulmanes et les moyens de l'améliorer, pourra-t-il avoir des répercussions directes pour elles et contribuer à leur créer leur place aux côtés de leur époux.

Nous avons, en effet, au cours des travaux de ce Congrès, entendu un grand nombre de rapports très intéressants sur la situation actuelle de la femme indigène, la prostitution, la misère des enfants, qui nous ont apporté des tableaux effrayants, mais qui nous ont aussi révélé les efforts courageux et infatigables des femmes françaises pour combattre les maux sociaux, et pour délivrer les musulmanes des chaînes de la dépendance, de l'ignorance et de l'immoralité. « Nous ne sommes pas comme vous, disait une femme indigène à l'infirmerie sociale qui venait à elle, car nous vivons comme les bêtes. » Et ces paroles sont celles d'une femme à l'esprit ouvert et réfléchi, alors que la plupart, annihilées par leur situation déplorable, n'en réalisent même pas la misère. Et pourtant, comme l'ont exposé aussi bien les musulmans présents que les femmes françaises, qui connaissent de longue date l'Afrique du Nord, ce n'est pas l'Islam qui maintient les femmes dans cette situation lamentable, mais bien les traditions, hélas! solidement enracinées, et qui l'ont déformé. Car l'Islam n'est pas dans son ensemble défavorable à l'amélioration de la situation de la femme; le Coran réclame l'éducation de l'homme et de la femme, et reconnaît à celle-ci le droit de se développer à sa volonté; en principe, donc, l'Islam n'a donc rien contre l'émancipation de la femme. Ces déclarations nous ont paru de première importance, car sans elles, comment aurait-on le courage de travailler contre les maux sociaux qui sévissent chez les musulmans de l'Afrique du Nord, et d'aider leurs femmes à parvenir à une condition digne d'un être humain?

Dès sa petite enfance, la fillette est exposée aux dangers de la rue. Elle grandit sans aliment ni pour le cœur ni pour l'intelligence, et n'entend parler que de mariage et de divorces. Nombreux sont les pères et les frères qui livrent très tôt leurs filles ou leurs sœurs à la prostitution, afin de s'assurer de la sorte un gain. La fille est soumise en toute chose à la volonté de son père, qui la marie comme bon lui semble; elle ignore l'amour puisqu'elle ne connaît pas son fiancé avant le mariage. Souvent une toute jeune fille est livrée en échange d'un chameau à un vieux viveur, et ainsi commence le martyre de cette jeune femme. Si elle est malheureuse, rien ne la retiendra de se livrer à la prostitution, car jamais on n'a éveillé son sens moral, ou sa volonté pour le bien, et son ignorance contribue à la faire rouler dans la boue. Une jeune fille qui a perdu son père est soumise à l'autorité du cadi ou du marabout, qui peut à sa volonté la déclarer majeure, ou la retenir sous sa domination.

1 Ces déclarations confirment en tous points celles qui nous avaient été faites dans les milieux musulmans de Yougoslavie (voir le *Mouvement*, No 359). (Réd.)

goût de cendre, et n'aura sans doute pas la vogue de *Poussière*. Je l'ai entendu qualifier d'ennuyeux... Mais quelle finesse dans l'observation, quelle amère ironie, quels accents profonds et quelle mélancolie! « On aime, on souffre, et la douleur, comme une note de musique, se liant à ce qui précède et déterminant ce qui suit, éveille en chacun la résonance qui lui est propre... »

(A suivre.) JEANNE VUILLIOMENET.

Un livre colonial

Un des principaux intérêts de ce livre, à côté de sa matière si riche et si abondante, c'est le fait qu'il a été écrit et composé par une femme. Il semble qu'une étude sur la conquête du Sahara doit être réservée aux spécialistes: les connaissances politiques, ethnographiques, militaires et stratégiques qu'elle suppose ne sont en général guère sympathiques à l'esprit féminin. Aussi bien l'auteur a-t-elle été attirée d'abord par la figure du P. de Foucauld, puis par celle de son ami, le général Laperrière, qui, pendant nombre d'années, travaillèrent à la pacification des tribus remuantes et pillardes du Sahara.

Mrs. Howe, après de longs mois de patientes lectures et d'études sérieuses, s'en fut en Algérie pour y prendre contact avec les principaux chefs militaires et civils de la colonie; et, chose remarquable, elle obtint d'eux force renseignements, rapports, lettres inédites, que René Bazin lui-même n'avait pu se procurer pour sa biographie du P. de Foucauld. Elle eut aussi de nom-

1 Sonia E. Howe: *Les Héros du Sahara*. Armand Colin, éditeurs, Paris.

Une fois mariée, la femme est soumise à son mari. Si celui-ci est las d'elle, il peut la répudier d'un seul mot: « je te repousse », et la malheureuse n'aura dans la plupart des cas pas d'autres ressources que la prostitution. Quant à ses enfants, ils sont parfois recueillis par des êtres compassants, mais plus généralement crouissent dans la misère et la saleté. Cette facilité de répudiation pour les causes les plus futiles contribue à rendre incertaine et inférieure la situation de la femme mariée, et on compte de fait presque autant de séparations que de mariages. La polygamie est autorisée, mais n'est guère possible qu'aux riches, le prophète n'ayant permis qu'à un homme de n'avoir qu'autant de femmes qu'il peut en entretenir. On peut se rendre compte du degré élémentaire de morale régnant par cet exemple d'une jeune fille qui se livre à la prostitution par amour fraternel, afin que son frère ait assez d'argent pour s'offrir le luxe de femmes! Et naturellement, les résultats de cet état de choses sont l'extension des maladies vénériennes, des crimes de tout ordre, et la destruction de la famille.

(Trad. française.)

(A suivre.)

E. V.-A.

IN MEMORIAM

Mrs. Marie Corbett

C'est avec beaucoup de chagrin que les amies — et elles sont nombreuses — que compte Mrs. Corbett Ashby parmi les lectrices de notre journal apprendront que notre Présidente internationale vient d'avoir la douleur de perdre sa mère, Chagrin que partageront celles qui ont eu le privilège de connaître la femme d'élite, délicate et bonne, intelligente et capable, qu'était Mrs. Corbett, et à laquelle sa fille ressemble de façon si frappante.

C'est à sa mère aussi que Mrs. Ashby doit pour une bonne part son initiation féministe, et à elle par conséquent que nous devons, nous, l'orientation des convictions de notre Présidente. Car elle était toute jeune encore lorsque sa mère la conduisit à ce Congrès de Berlin de 1904, auquel fut fondée notre Alliance, et dont nous avons célébré le jubilé, il y a trois ans; et le fait était assurément rare à cette époque de cette mère introduisant ses filles dans les arcanes du féminisme. Et jamais l'intérêt de Mrs. Corbett pour notre cause ne s'est ralenti, pas davantage que ses larges sympathies internationales, sa compréhension de toutes les difficultés du monde actuel, son sentiment si vif de la responsabilité politique des femmes. Sa dernière grande joie, alors qu'elle était déjà atteinte par la maladie qui devait l'emporter, fut certainement la désignation de sa fille comme déléguée de Grande-Bretagne à la Conférence du Désarmement, et, héroïque dans l'accomplissement du devoir civique, elle n'aurait pas voulu que Mrs. Ashby manquât un jour à ce devoir pour pouvoir rester auprès d'elle.

Bienveillante, le cœur et l'esprit ouverts à tout et à tous, le sourire éclairé d'un humour spirituel irrésistible, Mrs. Corbett était de celles dont on n'oublie jamais l'accueil quand on eut le privilège d'être son hôte. Aussi comprenons-nous doublement le deuil des siens et tenons-nous à leur dire ici à tous, à son mari, comme à ses enfants et petits-enfants, notre plus chaude sympathie et nos vifs regrets personnels.

E. Gp.

Education familiale

Fragments

Si la jeune génération s'éloigne de nous, ce n'est pas qu'elle n'ait plus besoin d'aide; c'est, au contraire, qu'elle en a plus besoin que jamais, et que ses besoins dépassent ce que nous pouvons lui offrir. Elle n'a plus besoin d'être exhortée à apprendre ses leçons, à fermer les portes, à avoir un mouchoir propre dans sa poche; peut-être, d'ailleurs, n'en eut-elle jamais autant besoin que nous le pensions. Elle a besoin de croire à l'existence et à la valeur inébranlable de la vérité, de l'honneur, et de la générosité; et sans doute y a-t-elle plus souvent aspiré que nous ne le pensons. Elle a besoin de croire, et à tous jours plus aspiré que nous voulions le penser. Sa soif est celle de l'humanité; être sûr, absolument sûr, de l'intégrité de quelqu'un; et cette aspiration l'entraîne vers tout ce qui lui paraît réaliser cet idéal. Si elle l'entraîne vers les chemins bien connus de son enfance, vers ses propres parents, nous n'avons pas à craindre que les caprices ou l'inconscience la retiennent jamais bien longtemps éloignée d'eux.

Les manifestations de l'amour maternel le plus profond, si elles ne sont pas guidées par une tête solide et un jugement sûr, sont souvent enfantines et incapables de secourir une âme humaine dans la dure bataille de la vie.

Si, pendant que les enfants sont petits, nous nous bornons à être mères, et rien d'autre, notre personnalité s'engourdira et risquera de paralyser leur jeune énergie, au moment où ils se disposeront à assumer les fardeaux de leur propre existence.

La mère qui a fini d'élever ses enfants est dans la situation, notoirement périlleuse, de l'homme qui s'est retiré des affaires, alors qu'il est encore vigoureux. Ce qu'il advient de lui dépend des moyens qu'il emploie pour s'adapter aux conditions nouvelles de son existence. Certains tombent dans une molle inaction; d'autres s'élèvent, au contraire, à un degré d'utile activité qu'ils n'avaient jamais atteinte. Tout dépend de ce qui se trouve pour nous en bonheur ou en malheur. Si nous pouvons faire quelque chose d'utile, nous serons heureux; sinon, nous nous sentirons misérables.

Si donc la société décide que les enfants quittent le foyer pour l'école, pourquoi les mères ne les suivraient-elles pas? Pourquoi cette convention tacite que le mot « institutrice » doit impliquer l'idée de célibataire? Institutrice devrait signifier « mère par choix », une femme qui, de sa propre volonté, consacre sa vie à l'éducation des enfants, et qui s'y est préparée systématiquement de la meilleure façon possible. Celle-ci serait la vraie mère... Pourquoi les véritables « mères par vocation » ne deviendraient-elles pas institutrices? Ne pourrions-nous pas devenir « mères par choix » de nos propres enfants et de ceux de femmes qui ont de puissants intérêts dans d'autres sphères d'activité?

D. CANFIELD FISHER.

mal; le regard obsédant de tristesse d'un être irréconciliablement séparé de vous par une différence d'espèce.

Grace Fairfax se laisse aller à la dérive, son mari et son ménage l'ennuient, elle n'est même plus coquette dans sa mise. Elle se jure sans mansuétude: « Rien dans mon passé, rien dans mon futur. Et quant au caractère... paresseuse, insatisfaite, renfermée, sans volonté et sans but. » Un jeune homme gai, viril, sportif, assez bienveillant, qui fait irruption dans la vie de Grace, lui paraît être le fantôme du bonheur. Elle en rêve, et ce rêve la contente et la console de tout, même de ne voir que très rarement, trois ou quatre fois en une année, celui qui l'émue. Elle n'a pas même une grande envie d'attirer son attention de durable façon et de s'en faire aimer. Non, penser à Hugues lui suffit. Le destin de ce jeune homme, c'est apparemment d'errer par le monde et de rendre les femmes amoureuses. Il s'embarque pour de lointains pays et Grace lui dit tranquillement lors de sa visite d'adieu: « C'est vous que j'ai attendu toute ma vie... J'ai toujours été certaine qu'il y avait, qu'il devait y avoir quelqu'un de parfaitement heureux... Promettez-moi d'être toujours heureux... »

L'active Norah, bonne mère et épouse patiente, s'est sentie trahie, elle aussi, par Hugues l'insouciant et sa vie libre et joyeuse. Et Pansy de même, la minable Pansy, bien qu'elle n'ait jamais eu de lui qu'un sac de caramels à la noisette, un jour de foire.

Une note de musique laisse aux lèvres un

breuses entrevues avec les officiers amis de ses deux héros. En effet, ces hommes éminents, chargés de lourdes responsabilités, se trouvaient en présence d'une femme si bien documentée, si forte au courant des problèmes nord-africains, et les ayant si bien compris, qu'ils purent lui confier d'importants documents, certains qu'elle saurait les mettre en valeur.

Cela nous a valu un livre remarquable; préfacé par le maréchal Lyautey, son abondante documentation tant sur les mœurs, le caractère, la vie des Touareg, que sur les difficultés de la conquête saharienne, ainsi que les portraits de deux admirables personnalités religieuses et militaires, enrichit notre esprit de toutes sortes de valeurs nouvelles.

Ce livre, qui nous montre en détail et de façon magistrale la paix et la sécurité rendues aux habitants des oasis et des frontières algériennes, et l'amélioration du sort des Touareg — ce livre est un excellent complément de l'Exposition coloniale, où nous avons pu constater surtout les résultats de la colonisation, sans bien toujours en réaliser clairement les difficultés.

C. L.

Les Expositions à Genève

Galerie Moos : Suzanne Valadon

Valadon, Utrillo, Utter, Salendre — très intéressante exposition où nous ne nous attacherons qu'à celle de M^{me} Valadon, cette grande artiste qui fit ses premiers essais au charbon et à la craie, sur un trottoir de Paris, ou sur les murs de sa pauvre chambre d'apprentie couturière d'abord, puis d'acrobate, de modèle ensuite chez des peintres en renom, affirmant ainsi, toute jeune, une vocation irrésistible.

Parmi la centaine de ses meilleures œuvres, prêtées par des collections particulières et par d'autres galeries de peinture à MM. Moos, ce qui frappe par dessus tout, c'est la richesse et la splendeur de la vie qui y bouillonne, surtout dans ses nus, ses fleurs, ses natures-mortes dont un trait noir enchâssé les tons éclatants comme des pièces de vitrail sur les parois du plomb. Son réalisme joyeux, vibrant, s'adoucit dans certains paysages évocateurs d'Utrillo (St-Bernard, etc.), et toute joie s'éteint, toute vie s'arrête dans ses magnifiques portraits de famille, lourds du calme implacable de la destinée, dans le groupe de quatre personnes, le fameux *Portrait de famille* où l'on voit Utrillo rêver, une profonde amertume sur le visage de la vieille femme, et je ne sais quel mystère sur celui de Suzanne Valadon — le même qui frappe dans l'autre portrait célèbre, où l'artiste s'est représentée seule.

Réalisme un peu vulgaire, un peu matériel, vie trop tangible, mais cette réalité est soutenue par le sens de la composition, qui se révèle particulièrement dans les grands nus, tels *Le Bain*, ou le petit tableau, si simple de plans, intitulé *Le tub*.

Société mutuelle artistique : Marcelle Galopin

Le Portugal, le Maroc: Féz, Marrakech, Médina, Safi, la séduisante Lisbonne, ou le pittoresque, le grouilllement, la riche végétation marocaine, — cimetières, places, mosquées, marabouts, — on comprend que l'artiste a peint dans la Joie cet Orient qui la captive, et les rues, le port, les bateaux, les chaudes couleurs de la capitale portugaise. Parmi des aquarelles si variées, Rome, la Hollande, Chillon, Tannay occupent une place de moindre importance.

PENNELLO.